

ct

Le ciel dans la peau

Rhapsodie pour la scene

de

Edgar Chías

traducción de

Boris Schoemann

con la colaboración de Pierre Losson

(fragmento en francés)

MODE D'EMPLOI

La règle est très simple : il s'agit d'un récit à plusieurs voix pas forcément indiquées par l'auteur afin de laisser libre champ à un jeu imaginatif, ingrédient indispensable d'une mise en scène intelligente, et de favoriser un exercice efficace de lecture : oser découvrir et s'ouvrir.

AU COMMENCEMENT

Il faut que tu dises la vérité. Parler. Tout raconter. Tu ne peux pas. C'est difficile. Tu respirez et tu retiens ton souffle qui s'estompe, qui s'échappe par cette blessure stupide qu'est la bouche ouverte. Poum. Poum. Poum. Le pouls. Lent et éteint. Plus exactement poum-poum, poum-poum, poum-poum, à contretemps, obstinément. Tu espères qu'on note ta présence. Que ce soit ton tour. Ce n'est pas ton tour. Tu respirez et crac dans la poitrine. Douleur. Tu exhales et fff...

Tu préfères imaginer.

Les yeux fixés sur le plafond haut, grand-blanc, de la salle d'opération illuminée par ces pupilles ardentes qui ne te regardent pas mais te baignent ou t'éclaboussent. Qui te lèchent comme de petites langues déformées par l'humidité de tes yeux entrouverts. Un silence bourdonnant résonne dans ton oreille gauche. L'autre ne répond pas. Tu la laisses tranquille. Une petite chaleur grésillante monte dans ta poitrine plate, s'étend et te tache le T-shirt sale et blessé. Tu te rends compte que ta peau, ta chair et toi avez de plus en plus froid...

Et la pulsation vacillante qui persiste par à-coups t'empêche d'être submergée par la noirceur de ce sommeil qui te réclame. Tu respirez. Tu préfères imaginer. Aïe. Tu respirez. Douleur intense, douleur intense, douleur intense...

Tu respirez et fff... Tu glisses, tu fermes les yeux, un lointain et lancinant piiiinii qui reste en arrière avec un pied encore dans la salle d'opération comme une ancre inutile, qui ne te retient ni te fait revenir.

La soyeuse ondulation de la nuit, ou quelque chose qui lui ressemble, t'absorbe. Espace du néant où se découpent, brillants et nets, les objets qu'invente le délire de ta mémoire cassée.

Les images apparaissent comme des éclairs à tes yeux qui, même fermés, ne peuvent s'empêcher de voir. Tu agites la tête et... rien. Ils sont là. Tu ne veux pas les voir et tu ne peux rien faire, ils sont là. Tes pieds nus courant sur l'herbe gelée du matin. Les mains anxieuses du type qui te laboure l'entrejambe. Le chemin nocturne et pavé qui te ramène chez toi, sous le regard borgne d'une lumière faible. Confusion. On te tire par les cheveux. Cris désespérés dans la nuit.

L'air manque. Tu prends la déviation. Zoum. Déviation. Zoum. Déviation... Tu te dévies. Echo. Echo. Echo. Mais tu reviens.

Et c'est la main dure de l'autre sur ta bouche étouffée. Ta culotte au fond de ta gorge. Les coups de poing dans la figure. La chose qui rentre et qui sort, qui s'enfonce dans l'entraille. Cette voix sourde.

- Tu mouilles. Tu mouilles. Tu mouilles, salope. Tu mouilles.

L'air te manque... Douleur, oppression dans la gorge, douleur. Quelque chose te déchire, se déchire, déchirant...

LA FUITE

La dernière histoire. La dernière histoire que tu viens de lire te plait beaucoup. Elle te plait d'autant plus que tout ce qui arrive au personnage ressemble beaucoup à ce qui t'arrive ou qui t'est arrivé, à toi, à toi, à toi... Sauf à la fin. Pas la fin. La fin, non, bien qu'il te reste la même sensation de feuille déchirée, de manque de pages, de quelque chose qui s'est fini bien avant...

Le fait est que tu n'as jamais le temps. Tu travailles et tu étudies, et tu arrives chez toi pour t'occuper de la maison parce que tes frères sont dans leur droit d'attendre ton arrivée pour que tu fasses tout. Toi, tout. Pauvre petite. Ca te fait pas de mal. T'es jeune et t'as de l'énergie. Tu sais même que ça t'aide à pas grossir comme ta maman ou ton papa. Ca te fait pas de mal, mais tu te sens désavantagée. Comme si le fait d'être née avec une prédisposition à mettre une jupe supposait un handicap, devoir s'asseoir pour pisser, par exemple. Tu es faible, on te dit « tête de crapaud ». Tu ne fais pas attention. Tu n'as pas le temps de leur faire attention. Tu es faible « tête de crapaud ».

C'est que des vacheries. Tu n'as pas le temps de les écouter, tu les laisses, tu t'en vas et tu en profites pour lire dans l'autobus. La dernière histoire. La dernière histoire que tu as lue : il s'agit de quelqu'un qui vit très loin, dans un autre temps, et qui était portée sur la jupe, comme toi. Elle s'asseyait aussi pour faire pipi, comme toi, et comme ton frère, celui qui l'a toute petite. (Lui, il dit que c'est pour pas éclabousser, comme par égard pour toi ou pour votre mère, mais les autres disent que c'est pas de la décence, c'est qu'il l'a toute petite. Toi aussi tu le lui dis, de temps en temps.)

- Tu l'as toute petite.

- Salope.

Tu lis dans le bus. Tu en es au moment où le Personnage grandit, son corps change et il découvre... il se découvre... certaines rondeurs étranges qui lui déforment le corps, des moustaches sous les aisselles et une bonne dose d'acné... Un vrai monstre. Le pauvre. Tu avances rapidement.

Il a une grande famille. Douze, en comptant ses parents. Son père était le chef de la tribu et sa mère s'occupait du logis, comme c'est curieux. Toutes ses sœurs sont portées sur les jupes et s'assoient pour pisser. Il y a des toilettes ? Non, le livre dit que non, qu'elles pissent dans la montagne. Toutes les sœurs sauf Personnage restaient chez elles à se peigner, à accrocher à leurs cheveux des babioles qu'elles fabriquaient avec leurs dents et des fils de laine prélevés sur les brebis du père (qui possédait une espèce de ferme dans le désert), et à s'admirer dans un morceau de verre argenté plus ou moins carré, dont elles défendaient l'accès à Personnage Principal.

- Miroir.
- Ca s'appelle mi-roir.

Comme chez elle personne ne lui prêtait attention, Personnage Principal sortait tous les matins pour prendre le chemin qui menait au village, pour se planter jusqu'au crépuscule dans l'atelier d'un scribe qui l'employait comme ouvrière et l'obligeait à copier chacun des gros manuscrits pleins de gribouillages qu'il ne comprenait pas parce qu'il ne savait pas lire. Avec le temps Personnage développa une grande habileté avec la plume et le papier. Sa calligraphie était très belle. C'était un ouvrier des mots, un copiste analphabète, si on peut dire. Il répétait avec les mains sans trop se poser de questions.

Plus ou moins comme toi, qui es employée et qui étudies, et qui fais un long trajet en bus de chez toi à l'école, de l'école au travail et du travail à chez toi. Sans compter les nombreuses rues arpentées matin et soir, où tu marches complètement seule. Tu l'as déjà dit aux autres, que ça te fait peur, qu'ils viennent te chercher, mais ils disent que tu dois pas t'inquiéter, qu'il va rien t'arriver. Pas à toi.

- Non, toi t'as rien à craindre.
- Ceux qui vont avoir peur, c'est ceux qui vont croiser ton chemin en pleine nuit dans la ruelle.
- Chut, sois pas comme ça.
- C'est pour la rassurer. Ou non, tête de crapaud ?
- Tes fesses.

Le fait est que tu apprends, dans les soubresauts du trajet en bus, que le scribe prend pitié de la pauvre créature qu'est Personnage Principal. Et un beau jour qu'il n'eut plus de problèmes de constipation, un matin où le ciel lui parut plus bleu et plus limpide et qu'il écouta le chant allègre du cochon du voisin, ce même matin où il fuma et la toux lui fit si mal qu'elle lui fit cracher du sang, il lui dit :

- Tout ce qui commence a une fin. Ce vieillard est au bout du rouleau. Tu devras apprendre à lire. Il me faudra un successeur.

Personnage Principal ne comprit pas s'il s'agissait d'un triste hasard, d'une charge supplémentaire ou d'un privilège, mais il décida que ce dernier lui convenait mieux et s'en contenta.

Comme toi, qui ne sais pas quoi penser : ce type, qui apparaît toujours là où tu vas, est-il en train de t'épier ou est-il tombé amoureux de toi ? Tu choisis la seconde option parce que ça te fait te sentir mieux et que ça te fait moins peur. Par les temps qui courent on ne peut se fier à personne. L'habit ne fait pas le moine. C'est pour ça que presque tout est dangereux.

TON VISAGE DANS LE MIROIR OU LA RÉVÉLATION

Tu sais que chaque pas que tu fais peut être le dernier, t'as rien eu à payer pour être là, t'as rien à réclamer. Tu comprends que la vie est un cadeau cruel et idiot d'on ne sait qui. Mais bien qu'idiot,

c'est un cadeau et celui qui te l'a donnée ne sait pas ou n'a pas su tout ce qu'il mettait dans ce mot court que tu murmures en trois lettres, et que tu n'arrives toujours pas à comprendre.

C'est pour cela que tu prends bien soin d'elle, parce qu'au milieu des désagréments, de tout ce qui te fait peur et te donne les mains moites, te fatigue et t'angoisse pour le futur, au milieu des hordes d'heures atroces pendant lesquelles aucun livre ne te dit rien, où ton corps est leste ou grossit et pour cela c'est deux fois le vide de l'existence vide, il y a des choses qui valent la peine d'être vues, comme les rivières ou la neige, ou un changement de saison pendant lequel la terre fendue se mouille comme une bouche verte qui dit fleur ou arbre, par exemple.

Mais tu avais autre chose en tête, tu ne te rappelles plus quoi, et tu décides plutôt de penser à l'objet carré et défendu que la famille de Personnage Principal ne lui permettait pas d'approcher.

Personnage prit très au sérieux la tâche d'apprendre tout ce que le monsieur scribe lui montrait et, finalement, après maintes répétitions mécaniques pour transcrire, apparût à ses yeux le sens sinistre de certains textes horribles qui traitaient la vente aux enchères de plusieurs îles appartenant à la nation, et dans lesquels on se demandait si cela mettait en péril ou non la souveraineté du pays. Personnage, quand il comprit les contenus, en tira la conclusion que: oui, c'était mettre en péril la souveraineté d'un pays que de vendre son territoire en morceaux. Avec des bouts de papier destinés à la poubelle, même pas au recyclage, Principal rédigea un tract dans l'intention de diffuser la nouvelle qui, cela dit en passant, n'était pas connue de tout le monde. Finalement, il se rendit sur la place du marché et il distribua ses papiers en attendant anxieusement une réaction.

- C'est quoi, ça ?
- Un feuillet.
- Des conneries, des pamphlets, de la politique.
- Mais lisez-le au moins.
- C'est inutile. Je sais pas lire, et si je savais, ce serait la dernière chose qui m'intéresserait. Ça parle pas des étoiles.
- L'astronomie vous intéresse, monsieur ?
- Non, le show business.

Ah, Personnage Principal n'aurait pu avoir déception plus amère. C'était vrai alors comme ça l'est maintenant : lire est un privilège réservé à quelques uns et quelques uns, ça fait pas lourd. Il se plongea donc dans la lecture frénétique des journaux et des brochures satiriques pour se faire une opinion politique de la terre de bouffons qu'il foulait, et ce jusqu'à ce que parvienne à ses mains un livre qui paraissait vieux et qui était bien gros.

- Attention.
- Pourquoi, maître ?
- Ce que tu as dans les mains est dangereux.
- Comment ça ? C'est un livre.
- Justement. Après l'avoir lu, on ne peut pas revenir en arrière, tu n'auras plus que deux options. Tu voudras écrire et tu le pourras, ou tu voudras écrire et, comme tu ne pourras pas, tu entreras dans l'enseignement.
- Le contenu est si terrible ?
- Oui, ça s'appelle littérature et ça sert à faire enrager les jaloux et endormir les imbéciles.

- Les enfants, vous voulez dire.
- Les imbéciles qu'ils vont devenir. Donne-moi ça.
- Non. Je veux savoir.
- Tu es vraiment...
- Sûre, sûre. J'assume.
- Tu l'auras voulu. Mais tu l'emmènes et tu le lis en cachette parce qu'ils vont croire que c'est de la pornographie et je veux pas avoir de problème avec ta famille.
- D'accord.

Tu respires, tu remues les jambes qui commençaient à s'ankyloser, et tu l'aperçois. Il te regarde. Tu te rends compte à nouveau qu'il est là. Mais plus près maintenant. Il te sourit et ne te quitte pas des yeux. Tu le trouves pas mal, il a l'air propre et intéressant. Mais pourquoi il te suit ? Ou c'est une coïncidence qu'il monte toujours dans le même bus, qu'il descende avec toi et marche derrière toi ? Il pourrait être ton voisin. Mais non. Il est pas invisible au point de ne jamais l'avoir vu avant. Ça ne fait rien. Tu continues ta lecture.

Personnage Principal prit le temps de lire le texte durant le trajet pour rentrer chez lui. Il se frottait les yeux afin de mieux voir ce que ça décrivait.

- C'est pas possible.

Une agitation secrète s'empara son ventre plat, et comme un fil rouge qui cache son nom et dit à tous qu'il ne s'appelle pas comme il s'appelle : DÉSIR, ça lui humidifia sa petite chose.

- La partie noble.
- Le truc là, quoi.

Les descriptions détaillées de langues et de doigts, de membres et d'orifices dans une infatigable bataille de frottements et touchers jusqu'à ce que, oups, le débordement final, tout cela le suffoquait.

Le livre parlait d'amours très très différents de ceux dont il entendait parler dans sa famille, se tenir par la main et bisou sur la joue jusqu'à sept heures du soir, comme il est de bon ton. Comme il est de bon ton et non pas comme ça se passe vraiment. Ça parlait de nudités, de caresses, de gymnastique amoureuse qui fit bouillir le sang et la cervelle de Personnage Principal au point de glisser, comme une sirène et accompagné par le chant de la chair qu'il venait de réveiller, une main intrépide vers la blessure amoureuse qui mène en son intérieur.

Mais cette nuit pleine de tentatives, Personnage Principal retourna chez lui. Quand il franchit le seuil, il ne trouva personne. Bonsoir, disait-il, et même pas l'écho, vieux et fatigué, ne lui répondait. Une lumière allumée lui fit penser qu'il y aurait quelqu'un à la maison. C'est bizarre, se dit-il, qu'ils soient sortis sans prévenir. Ça fait rien. Il se disposa à lire, et quand il s'assit un scintillement anodin capta son attention. Le voilà. Il ne l'avait pas vu. L'objet défendu. Il se leva. Nerveux et tremblant, Personnage laissa le livre. Tu étais en train de dire que deux secondes furent assez pour que Personnage décide de se lever, de faire un, ou deux, ou trois des pas nécessaires pour faire face à son destin, pour faire la lumière sur ce qui lui avait été caché. Merde, après tout, comment est-ce qu'une chose aussi plate, aussi brillante, aussi... aussi... aussi... pouvait être mauvaise ? La même

chose que disait Maître Soleil à propos de ce livre qui loin de t'ennuyer... Oh, là, là, pensa Personnage Principal quand il découvrit ce qui s'agitait de l'autre côté du miroir chantant que ses sœurs aimaient tant. Mais qu'est-ce que c'est que ça, se dit-il... Ca bouge... Ca va pas jusqu'à te faire mourir de trouille mais ça n'a rien d'adorable, d'un tant soit peu réjouissant. Quelle horreur ! C'est carrément dégueulasse, et ça t'imité, cette chose... qui ressemble à... Putain, non... Non... C'est pas vrai... Non. Non, mon Dieu, non... NON.

Mais si, c'était son image. Le cri dura le temps d'une morsure de puce dans l'amour-propre, mais ce fut suffisant pour lui indiquer qu'à partir de ce jour, les choses seraient différentes pour lui. Il pleura son amertume en silence et sans effusion liquide jusqu'à ce que, trois heures plus tard, tous reviennent à la maison et la trouvent grelottant son malheur. La conscience d'être franchement moche casse le moral de n'importe qui.

- La pauvre.

TRAITE-TOI COMME TU TE VOIS

Et tout défile sous le regard intérieur et caché de tes yeux. Quand tu écoutas le cri étouffé et rauque qui lacérait la gorge de Personnage Principal, toi aussi tu sentis la rage, sœur du même et douloureux amour propre, et le hurlement silencieux se dissoudre en toi. Tu compris ce que cela signifiait parce qu'à toi aussi le miroir ne te dit pas des choses très gentilles chaque fois que tu oses jeter un regard pour te démêler les cheveux ou pour extirper un de tes points noirs qui chiffrent en Braille les malheurs d'une main qui, pensant dire caresse, dit grimace quand elle se promène sur ta figure. Les moqueries, les plaisanteries odieuses, les petits regards sibyllins, la solitude de ton enfance et les salopiaux de gamins de l'école qui te tiraient les cheveux. Toute une imagerie lamentable de vignettes dans laquelle tu étais là comme la personne « spéciale », bizarre, pour ne pas dire, d'une manière rapide et brutale, tout simplement foutue.

- Laid.
- Laide.
- Laid.
- Laide.
- Laid.
- Laide.

Laid. Tu es laid comme il est laid de frapper Dieu, de cracher sur un enfant ou de le laisser mourir de faim, d'écraser une souris avec la semelle rugueuse de tes chaussures les plus neuves. Ca n'a pas l'air grave mais ça fait mal. Ca fait très mal. Une espèce de handicap fonctionnel, où tu sers... pour servir, rien de plus. Si ton sourire n'est pas harmonieux, ça va pas. Si tu es trop petit, ça va pas non plus. Si tu es gros, ou maigre, ça va pas. Ca va pas. Ca va pas. Ca va pas. Ne pas être mince, ou blanc, ou à la mode, c'est être laid. Etre laid, c'est presque aussi mal et aussi triste qu'être noir en Allemagne ou arabe en Espagne, ou indien au Mexique. Presque aussi mal qu'être pauvre dans n'importe quel endroit du monde. Tu vaux rien. Mais être laid, c'est pire. Parce que si tu es noir, arabe ou indien, tu as toujours la possibilité de pas sombrer dans la pire des amertumes. Si tu es beau, t'es presque noir, ou presque arabe, ou presque indien. Si tu n'es pas laid, tu te sauves des

enfers de l'indifférence et de la timidité endémique, de l'adolescence tardive où tu ne te sens pas bien dans ta peau en aucune circonstance. C'est vrai, si on est pas trop moche et pas trop pauvre, on a toujours la consolation de la rue et de la prostitution. Il y aura toujours, que tu sois sale ou propre, quelqu'un qui aura envie de tes fesses, si ta petite figure n'a pas été piétinée par un cheval. Non, quand tu es laid, t'en chies. Le laid obtient les miettes du marginal, de l'exilé social qu'il devient : la triste consolation de l'école et des livres. Apparemment, il ne se passe rien. On ne croirait pas qu'on fait du mal à quelqu'un en lui disant qu'il est laid. Mais les rames du métro ne pensent pas pareil, elles qui reçoivent dans leurs bras les lève-tôt suicidaires ; les grosses non plus, qui terminent en squelettes anorexiques, ni les maigrichons qui s'avalent des stéroïdes gonfle-muscles. Non, ils ne pensent pas ça, un bon nombre de millions d'insomniaques qui se jettent sur l'amer stimulant des télé-achat nocturnes pour caresser l'idée de ne plus être ce qu'ils sont : une horde de déprimés. Etre laid, une autre manière de nommer le drame national.

Mais tu te réjouis. Tu ne te laisses pas aller. Tu respires et tu te secoues. Etre laid, ça doit avoir ses avantages. Ben voyons ! Ses avantages. Le laid est un clandestin né, un non-conformiste résigné, une cicatrice ambulante. Le laid, c'est l'amour de la blessure : il rend service au monde quand, d'un geste noble, il masque du mieux qu'il peut son manque d'attrait. Un laid, par les temps qui courent où tout entre par les yeux, où tout est image, et que l'image devient plus importante que la vie même, c'est un attentat contre l'ordre ; c'est la revendication de la différence dans l'ère de la production de l'identique, des séries massives de clonage des même choses, même sans l'original. C'est une petite ride dans la peau grasse et névrosée du monde, un cri subversif de la nature qui dit « vivant », qui clame « vivant », qui affirme « vivant », même si c'est pour rien, un laid est un glaïre en mouvement et sans aspirations, un ver de terre saucissonné, et un plouc, automatiquement, parce que tout ce qu'il fait, il le fait mal... Putain, tout.

Devant un tel passif, peu stimulant et assez déprimant, il ne te reste qu'une seule consolation, qui cependant peut être mise en doute : tu crois que tu es intelligent. Ben voyons. Tu le crois, c'est tout. Parce que tu penses ou tu te dis que tu penses. Parce qu'il y a une inquiétude et une certitude dans le fond qui t'obligent à changer, à douter, à ne pas être tranquille, et à te poser des questions auxquelles tu ne sais pas répondre.

- Tu n'es sûre de rien, tu te dis.
- Tu n'es sûre de rien, tu comprends.
- Tu n'es sûre de rien, tu acceptes.

Mais tu te bouges.

La nuit où tu as lu ce passage triste de la vie fictive de Personnage Principal tu as fait un rêve très bizarre. Des animaux qui n'existent pas t'encerclaient et te soulevaient avec leurs membres difformes pour te traîner, comme une vile poupée de chiffon, vers on ne sait où. Tes yeux livides furent témoin, dans un lieu que tu ne connais pas, où tu n'as jamais été, mais où tu arrives, de ta propre mort. Tu te réveilles en sursaut, la nuit envahit tout. Le lit est mouillé. Mouillé de toi et tu as une étrange et inexplicable envie de... de quoi. De quoi? Tu ne sais pas de quoi, parce que jusqu'à ce jour, tu ne sais pas ce qui se cache derrière le mot composé par :

Un S sarcastique

Un E équivoque

Un X jambes ouvertes
Et un E muet d'envie.

Chaleur. Asphyxie. La nouvelle et vieille sensation angoissante que ça, tu l'as déjà vécu. Tu es seule et tu te recroquevilles. Odieuse sensation de vertige intérieur, de nausée à peine contenue dans le poing fermé de tes lèvres serrées. Tu n'as pas pu dormir et tu as continué, bien malgré toi, ta lecture. Voilà comment est décrit le pauvre et cher ami, le très affligé et triste Personnage Principal.

« ...C'est... une créature à la silhouette harmonieuse, avec des courbes presque parfaites : des seins qui tiennent et adoucissent le creux d'une main ; les hanches fortes et délicieuses d'une jeune femelle solaire ; de longues jambes bien arquées et fermes pour l'amour ; de petits pieds comme des roses en boutons, de lente et sereine cadence ; et un tronc comme une tige aux mouvements capricieux, sculpté et lunaire. La peau de ce corps est si pure et si fragile, d'un reflet amoureux et matinal, qu'elle pourrait aussi s'appeler nuage, ciel, ou lumière... »

Oui, sa silhouette était belle, mais :

« ...A cet involontaire monument animé et naturel s'opposait la dure réalité : la laideur d'un visage asymétrique, ravagé par l'acné. Ses yeux étaient comme deux bulbes dégoulinants, hypertrophiés et victimes de strabisme. Enjolivait cette horreur un sourire tordu et noirâtre. Le tout couronné, en plus, d'un duvet rouquin et rêche sur un crâne trop petit pour contenir tout ce qui vient d'être décrit, et cet énorme nez phallique avec une grande verrue rose sur sa pointe fourchue. »

Pour Personnage Principal, l'idiote idée du bonheur ne pouvait être plus proche et plus cachée. Bien qu'il ait tout le nécessaire pour l'amour, pour la rencontre des corps, pour le frottement, le crac-crac, le je vais et je viens ; pour s'en mettre plein la lampe quand l'envie lui dirait Allons-y, la triste malchance d'avoir cette tronche le maudissait biologiquement en lui interdisant, une bonne fois pour toutes, la possible continuité de sa lignée. Pire, elle lui niait pour toujours et à jamais l'opportunité de connaître la petite chaleur perverse de deux corps peuplant un lit de sueurs et d'humeurs diverses, l'excluant ainsi irrémédiablement de l'ineffable tare des cochonneries sexuelles. C'est un fait qu'une bonne partie rentre par les yeux. Et ce seraient ces yeux, implacables bourreaux sans scrupules, qui la condamneraient au dégoût compatissant de la laideur.